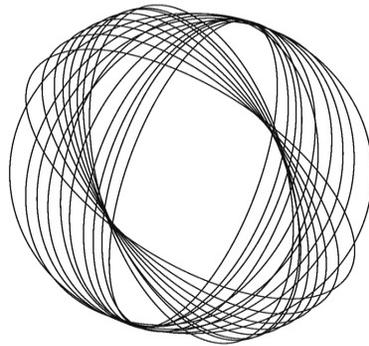


DU MONDE ENTIER

RACHEL ELIZA GRIFFITHS

PROMESSE

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR EMMANUELLE ERTEL



nrf

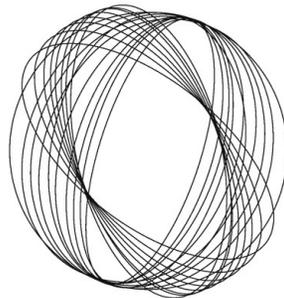
GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

RACHEL ELIZA GRIFFITHS

PROMESSE

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR EMMANUELLE ERTEL



nrf

GALLIMARD

Du monde entier



RACHEL ELIZA GRIFFITHS

PROMESSE

r o m a n

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle Ertel*

nrf

GALLIMARD

À mes parents
Michelle Antoinette Pray-Griffiths
Norman Dwight Griffiths

Comment alors pouvais-je ne pas répondre à sa vie
de la mienne, elle qui m'avait sauvée de la sienne

Et comment pouvais-je ne pas, baignée de la lumière
de sa blessure, trouver là mon destin ?

Natasha TRETHERWEY

Les vrais dieux exigent du sang.

Zora Neale HURSTON

UN

1

La veille de la rentrée scolaire signalait toujours la fin du temps de l'année qu'Ezra et moi préférions. Non pas le temps mesuré par le tic-tac d'une montre ou la sonnerie d'un réveil ; nous savions parfaitement que ce temps-là n'avait ni début ni fin véritables. Mais le temps qui se confondait, pour nous, avec le bonheur – une joie désinvolte qui, de ses bras chauds et hâlés, enveloppait nos jours et nos rêves tout au long de huit semaines splendides, jusqu'au moment où les professeurs réapparaissaient dans notre vie et que nos parents se rappelaient leurs règles concernant le port de chaussures, les baignades, les tests de vocabulaire et les tâches domestiques.

Par-dessus tout, nous priions pour que l'air reste doux le plus longtemps possible, peut-être jusqu'à la mi-octobre, de sorte à conserver un peu de notre indépendance estivale, libres de parcourir cette contrée que nous connaissions et aimions tant. Nous n'avions pas encore fini de grandir, pourtant les adultes pouvaient prédire avec précision le moment où nous basculerions hors de l'enfance.

Nous déplorions la fin de l'été et nous perdions en conjectures sur l'automne et notre existence à venir. Surtout, nous énumérions à l'envi toutes les façons dont l'été nous paraissait plus honnête que le reste de l'année. C'était la seule période où nous pouvions porter des shorts et de petits hauts coupés court sans nous attirer trop de commentaires de la part de notre mère. Ezra et

moi avions l'autorisation d'aller presque partout où nous le désirions – les autres saisons, nous devions demander la permission ne fût-ce que pour nous rendre jusqu'aux docks du village. Et la nourriture ! Ce que nous pouvions manger ! Maman assouplissait ses restrictions sur le sel et le sucre. Tous les jours semblaient nous apporter le menu de nos rêves – maïs frais, crème glacée, tranches de tomate au poivre et au gros sel, homard froid, soda agrémenté d'une boule de glace à la vanille, pastèque, huîtres, salades de crabe et de crevettes, poulet frit, sorbet maison au citron ou à la framboise, pêches grillées, salade de pommes de terre et glaces à l'eau.

L'été, les fleurs des champs réapparaissaient, y compris sur la place du village. Un agent municipal, mort depuis, pensait que cette place, avec en son centre un petit bassin entouré de quelques bancs, était une idée de bon ton. De fait, cela aurait été charmant s'il n'y avait pas eu la mer. À quelques pas de la place, au bout de l'étroite voie qui traversait le village, la rue principale s'ouvrait sur une mince jetée scintillante où tout se passait.

Dieu surplombait l'eau.

Une église isolée, Sainte-Marie-Étoile-de-la-Mer, se dressait suffisamment haut pour attirer les éclairs qui éclataient au cours de merveilleux orages de chaleur. Son portail de bois brut était orné de poissons, de dauphins, d'anges, de pèlerins et de saints malheureux. L'océan se moquait de ses cloches qui, tachées par le sel, sonnaient toutes les heures, tandis que les prières des villageois s'élevaient par-dessus le clapotis des vagues.

L'Église se chargeait d'entretenir un jardin public, pourvu de bancs mouchetés et d'une statue en pierre de la Vierge, repeinte chaque année à la fin de la saison hivernale. Les hivers s'attaquaient en effet à la couche de peinture qui recouvrait la silhouette de la Madone, ne laissant qu'une masse de pierre décrépie et écaillée qui ressemblait à une sculpture primitive. Les villageois ne pensaient jamais à abriter la statue quand il commençait à geler et à neiger. Au lieu de quoi, ils semblaient éprouver une étrange fierté devant ce que les éléments avaient infligé à la mère de Dieu.

Notre père et notre mère étaient de peu de foi. Nous n'avions jamais prié ou célébré les fêtes religieuses à Sainte-Marie-Étoile-de-la-Mer. Pendant des années, Maman et Papa avaient déclaré qu'ils s'étaient installés à Salt Point, dans le Maine, pour la seule raison que mon père y avait trouvé un bon travail. Il était enseignant. Nos parents avaient été en mesure d'acquérir quelques hectares que personne d'autre ne voulait, situés plus à l'intérieur des terres, à distance de la mer.

Mais je savais qu'il existait aussi d'autres raisons. Après la naissance de ma grande sœur, Ezra, mes parents avaient souhaité partir de Damascus pour un lieu où l'on ne savait rien de la tragédie des Kindred.

À Salt Point, personne ne rappellerait à mon père les ambitions de ses grands-parents. On ne l'embêterait pas à lui poser des questions sur la perte de son bras gauche, parce qu'il y avait des pêcheurs au village à qui il manquait également des membres, des yeux ou la foi. La jeunesse tumultueuse de mon père dans le Sud n'intéresserait aucun habitant de la Nouvelle-Angleterre, de même que personne n'associerait cette jeunesse insouciant à l'absence, en lui, de toute inclination à la colère, de toute propension à chercher les ennuis.

Pour mon père, c'était la manière dont un homme menait son existence qui lui valait la grâce et la dignité. Il honnissait l'idée d'un père inconnu dont il n'avait jamais aperçu le visage, sinon au milieu des flammes de l'apocalypse. Peut-être ne savait-il pas comment chercher un tel père, dans la mesure où il n'avait jamais connu le sien. Papa avait besoin de se reconnaître dans le visage d'un autre. Malgré tout, il restait tiraillé quant à l'existence du paradis ou à la réalité de la résurrection. Nous vivions dans un endroit où les villageois n'auraient pas bien accueilli notre présence à la messe le dimanche matin.

Pendant des années, mon père refusa de s'agenouiller devant un dieu qui lui avait pris son bras et la vie de son jeune frère, dont il ne parlait jamais. Nous n'avions entendu prononcer le nom de notre oncle que lorsque mon père s'éveillait en hurlant de ses cauchemars. Notre mère expliquait que Papa se considérait comme responsable, alors que tout un chacun aurait mis la tragédie

sur le compte de l'accident. Le seul lieu où mon père ne craignait rien c'était parmi les pages des livres qu'il aimait et enseignait.

Au-delà de l'église, le village consistait en des rangées incomplètes et asymétriques de maisons, dont la plupart partageaient de petits jardins remplis de poules, de coqs au plumage irisé, de chèvres attachées à des poteaux, de cordes à linge distendues et de chétifs potagers.

À l'extrémité de la rue principale, en s'éloignant de Sainte-Marie-Étoile-de-la-Mer, se trouvait un autre ensemble de bâtiments essentiels – le bar, le salon de beauté et un petit centre d'affaires. Ces devantures blanches faisaient face à un terrain qui se transformait en marché de plein air le samedi. Pendant l'été, le terrain servait parfois à des kermesses, des brocantes et à un cirque ambulante qui proposait un merveilleux spectacle de monstres. Lorsqu'il n'était pas loué, le terrain devenait un lieu où les adolescents organisaient des courses de voitures et se morfondaient, sachant qu'ils finiraient tous probablement mariés les uns aux autres.

Au-delà du terrain vague, le relief se courbait comme un doigt osseux en direction de la mer. Ce terroir sauvage se composait de cendres et de gravier. Loin de la rue principale et de l'église, c'était là que les villageois s'abandonnaient à l'air vif. C'était le lieu idéal pour les pique-niques, les amants, les jeux d'enfants, les disputes et les heures solitaires consacrées à pêcher et à boire. Tout au bout de la pointe se trouvait un petit phare de béton qui ne fonctionnait plus. Des arbres rhumatisants, poussés en arrière par les vents marins, bordaient les falaises. L'âpreté physique du paysage ne laissait en rien présager d'abruptes falaises, ce qui rendait toujours mes parents inquiets.

Là où nous habitions, le terrain devenait légèrement moins accidenté, mais aussi plus désert. Nichée au milieu des bois qui menaient vers les falaises les plus élevées, notre maison sur Clove Road faisait presque figure d'anomalie, avec son étang et ses courbes arrondies. Derrière chez nous, encore plus en hauteur, se trouvait le pauvre site de notre lycée, où mon père enseignait et où

Ezra et moi étions scolarisées, et qu'un homme du nom de Benedict Hobart avait fondé.

Autrefois, la propriété avait inclus une opulente résidence privée, un monastère, un couvent, un asile, un orphelinat et un hôpital militaire. Tous les enfants du village auxquels le travail domestique était épargné y avaient toujours suivi les cours gratuitement.

*

Quand mon père s'était retrouvé embauché à Hobart, de nombreux villageois avaient protesté. Ils désapprouvaient l'idée qu'un Noir vive parmi eux et instruisse leurs enfants. Lorsqu'ils finirent par comprendre que mon père resterait dans son coin et ne pousserait pas l'intégration au-delà d'un léger signe de tête derrière le volant de sa voiture, ils nous laissèrent tranquilles.

En 1957, notre famille était l'une des deux seules familles noires vivant aux abords du village. L'autre famille noire, les Junkett, était nos uniques voisins et amis véritables.

Caesar et Irene Junkett et leurs quatre enfants – Ernest, Lindy et les jumeaux, Rosemary et Empire – s'étaient installés à Salt Point quand j'avais neuf ans. Nos familles se lièrent d'amitié avec une familiarité chaleureuse typique du Sud. Mes parents étaient nés à Damascus, communauté très peu mixte, enfouie dans le comté de Sussex, dans le Delaware. Les Junkett, eux, venaient d'un endroit dénommé Royal, niché au fin fond de la Virginie rurale. Ces deux petites villes s'enorgueillissaient d'une convivialité que nous, enfants, ne pouvions comprendre qu'à partir de ce qui se disait ou ne se disait pas sur ce choix de quitter ces berceaux luxuriants bâtis à la force du poignet. Mr Junkett, que nous appelions Mr Caesar, occupait à Hobart le poste de gardien en chef de l'établissement. Mr Caesar évoquait souvent sa décision de s'installer dans le nord du pays, expliquant qu'il aurait été très improbable de gagner aussi bien sa vie s'il était resté, comme son père avant lui, dans le Sud. L'autre raison, expliquait Mr Caesar, était que les hommes blancs du Nord qu'il avait

rencontrés se montraient pour la plupart beaucoup plus disposés que les Blancs du Sud à les laisser en paix, lui et sa famille.

Certains villageois supposaient que le recrutement de mon père et de Mr Junkett était lié à la malhonnêteté notoire de Mr Benedict Hobart ainsi qu'à sa fâcheuse tendance à fuir les syndicats. Parce que nous vivions dans la partie la plus au nord du pays, il n'y avait aucune organisation représentant les Noirs pour s'attaquer aux questions salariales ou aux conditions de travail. Même si de telles entités avaient existé, mon père n'y aurait sans doute pas adhéré. Il avait tendance à esquiver tout ce qui mettait en danger son besoin de silence, de logique et d'ordre. Qu'il pense que Salt Point était un lieu qui pouvait nous apporter toutes ces choses me paraissait ironique.

En l'état, mon père et Mr Caesar s'employaient à ne rien faire qui pût attirer l'attention. Quand il était en colère, Mr Caesar disait que Salt Point était une ville championne de la ségrégation et, même si je n'avais jamais demandé aux adultes ce que cela signifiait, je me doutais que cela n'avait rien de positif. La tendance des gens à appliquer leur propre idée de la justice, couplée au libre port d'armes qui faisait partie du quotidien, laissait craindre les malentendus les plus anodins. Mr Caesar riait de la manière dont les pêcheurs du village portaient une canne à pêche d'une main et un fusil de l'autre. Et Miss Irene, l'épouse de Mr Caesar, s'exaspérait de voir les femmes du village se rendre à la boulangerie armées des pistolets de leurs grands-mères, et puis elle nous parlait, à nous enfants, du besoin qu'avaient les Blancs de se sentir constamment menacés pour donner de l'importance à leur vie. *Il n'y a rien que des oiseaux, des ours et des cailloux ici qui puissent leur nuire*, avait-elle lancé une fois en claquant la langue. *Ils n'ont jamais eu à se demander ce que nous évoquent les arbres quand nos corps pendent de leurs branches.*

Les habitants de Salt Point pouvaient en effet se montrer apeurés par le monde qui n'était pas le leur ; la plupart d'entre eux naîtraient et mourraient sans jamais s'être éloignés de plus de trente ou quarante kilomètres de maisons où s'entassaient plusieurs générations familiales.

C'est ainsi que la vie se passait à Salt Point depuis très longtemps. Mais quelque chose était en train de changer en cette fin d'été 1957. Tandis que les nouvelles en provenance d'autres régions du pays rapportaient des conflits autour des questions de liberté, d'égalité et de justice pour les Noirs, notre présence inquiétait de plus en plus les villageois. Cela coïncida avec le moment où certains hommes adultes se mirent à interrompre leurs activités pour nous jeter des regards insistants, sur Ezra, à peine quinze ans, et moi, treize, dans nos shorts en jean courts. À la tombée de la nuit, Mr Caesar comme mon père s'assuraient que nos familles étaient bien à la maison, enfermées à double tour.

*

La rentrée était le lendemain, et ma sœur et moi savourions notre dernier déjeuner de liberté. Entre deux bouchées, je remarquai qu'Ezra jetait des coups d'œil à l'horloge de la cuisine. Je savais que, comme d'habitude, ses œillades furtives étaient liées à notre voisine, Ruby, sa meilleure et seule amie. Ruby était blanche, mais comme elle était pauvre, on la considérait à peine mieux que nous.

Je suivis Ezra dans sa chambre à l'étage, la suppliant de me laisser venir, n'ayant moi-même pas d'aventure prévue en cette veille de rentrée. Infortune que partageaient les benjamines du monde entier.

En soupirant, Ezra me prit la main et me conduisit à travers la salle de bains que nous partagions jusqu'à ma chambre.

« On a prévu quelque chose, déclara Ezra.

— Quoi comme chose ?

— Bon, viens, Cinthy. Enfile une robe et dépêche-toi. N'y passe pas toute la journée non plus. »

Elle prononça mon nom en le faisant siffler sur sa langue, au lieu de le dire comme elle en avait l'habitude, doucement, de la même manière que Maman le prononçait toujours parce qu'elle m'avait donné le nom de sa fleur préférée – Hyacinth.

« Il fait chaud. Je veux porter un short.

— Robe », répliqua Ezra d'une voix catégorique tandis qu'elle me fixait, tout en passant ses doigts dans ses nœuds pour discipliner ses cheveux et les tresser en une natte qui lui tomberait entre les omoplates.

Soupirant de nouveau, Ezra se laissa tomber sur un coussin délavé posé sur le rebord de la grande fenêtre de ma chambre.

« Passe cette robe ou reste ici en compagnie d'un de tes énormes livres chéris. Je m'en fiche complètement.

— “Moque, dis-je. Je m'en moque.” »

Par la vitre, j'aperçus les feuilles vertes et brillantes de mon chêne adoré, qui faisaient scintiller ma chambre comme si nous nous trouvions dans une pièce sous-marine tapissée de papier à fleurs.

En face de nous, il y avait une maison calcinée à l'écart de la route, sa face noire lovée comme un crâne pourrissant au milieu des mauvaises herbes. Enfants, nous n'avions jamais eu de cabane dans les arbres, mais je considérais que nous étions plus chanceuses, parce que nous possédions cette maison hantée.

De ma fenêtre, je voyais des ailes vert pâle planant au-dessus du buddleia qui obstruait l'entrée d'origine de la maison en ruine. La terrasse et la porte d'entrée étaient réduites à des tas de bois et de plâtre couverts de suie où nous découvrions parfois des chatons ou des serpents, ou bien nous retrouvions confrontées à ce qui nous effrayait réellement – le spectre de la femme qui avait mis intentionnellement le feu à sa maison, mère fantôme qui refusait de quitter la terre tant qu'elle ne serait pas réunie avec ses trois filles. Celles-ci, piégées par la fumée, s'étaient laissées glisser en chemises de nuit le long d'un côté de la maison. Il ne restait aucun membre vivant de la famille pour décrire la tragédie, qui avait eu lieu longtemps avant notre arrivée. Bien que nous n'ayons jamais rien eu à voir avec cette histoire, le village nous octroya le même statut que des fantômes. On nous qualifiait, ma sœur et moi, de jeunes négresses possédées, capables de résister aux flammes, à la fumée et à la mort. C'était une

façon pour le village d'expliquer notre comportement. Nous pouvions être accusées de tout. Nous avons hérité du malaise du village vis-à-vis de l'inexplicable. Certains anciens, qui méprisaient les on-dit et les embellissements, racontaient que les filles n'avaient jamais réussi à sortir de la maison et avaient brûlé vives. D'autres rumeurs insistantes disaient que les filles étaient tombées dans la mer depuis les falaises, ou bien, perdues et submergées par la folie de leur mère, elles s'étaient traînées, en feu, traversant l'étroite voie de Clove Road, pour finir noyées dans notre étang.

*

Au risque qu'Ezra change d'avis vu mon comportement encore infantile, je glissai le long de la rampe jusqu'en bas de l'escalier. Ma sœur aimait me rappeler constamment qu'à mon âge – treize ans – elle n'était pas aussi immature. Bien sûr, je devais lui rappeler à mon tour que si je savais glisser le long de la rampe, c'était uniquement parce qu'elle m'avait appris à le faire. Même si je n'avais que treize ans, je l'égalais déjà en taille.

Ezra, pieds nus et serrant ses sandales en cuir contre sa poitrine, descendit d'un pas léger l'escalier de devant, veillant à éviter les endroits où le bois nous aurait trahies. L'escalier du fond donnait directement sur la cuisine, si bien que nous ne pouvions pas emprunter ce chemin.

Quand Maman nous présentait à des gens – à des étrangers en réalité parce que nous n'avions pas d'amis dans le village ou ailleurs à l'exception de la famille Junkett – ils commentaient aussitôt notre taille. « Que vos filles sont grandes », pouvait déclarer une personne, de la même façon qu'elle aurait lu le journal à voix haute et aurait fait remarquer que la journée serait partiellement ensoleillée, avec des risques d'averses.

Ma sœur et moi n'avions jamais su de qui nous avons hérité notre taille. À la différence d'autres foyers, chez nous, aucune photographie de famille n'ornait les murs ni ne trônait dans son cadre sur la cheminée. À la place, mon père conservait des cailloux dépolis et des crânes d'oiseaux, disposés sur son

bureau en guise de compagnie spirituelle. Chaque fois que notre grand-mère suppliait ma mère de lui envoyer des photos de nous pour qu'elle puisse les mettre dans son album de famille, Maman refusait. J'avais beau aimer l'idée d'une grand-mère se délectant de portraits de ma sœur et moi, je comprenais que, pour ma mère, le fait que ma grand-mère nous possède, ne fût-ce qu'en photographies, était intolérable et douloureux.

Ginny, qui défendait qu'on l'appelle « Maman » ou « Grand-Maman », continuait de passer des coups de téléphone à notre mère, persistant à essayer de la joindre malgré les innombrables fois où nous avons entendu Maman lui dire de sa voix douce de nous laisser tranquilles. Quand Maman se plaignait de notre attitude incontrôlable à Papa, je pensais parfois que le vrai problème était ce qui n'allait pas entre elle et Ginny, et non notre désobéissance.

*

Tandis que nous nous faufilions dans le salon, Maman fredonnait une ballade qui passait à la radio, qu'elle avait posée sur le rebord de la fenêtre au-dessus de l'évier. Je marquai une pause parce que j'adorais Sam Cooke. Quand il chantait « You Send Me », on avait l'impression d'être ensorcelé. Talonnant l'ombre de ma sœur, j'imaginai Maman dans notre cuisine ensoleillée, ses bras marron suspendus dans l'air, le tablier remonté au-dessus de sa taille. Un petit couteau ou une cuillère en bois dans une main. Dans l'autre, un verre dégoulinant de glace. Le bout de ses doigts gelés sur la paroi du verre, où les glaçons se noyaient dans le whisky. Quand Maman était tendue, elle aimait se servir un « remède », comme elle le nommait, et elle semblait tendue tous les jours. Je savais que sa querelle avec notre grand-mère contribuait à sa tristesse.

La voix de Sam Cooke enrobait nos murs de miel. Elle aidait aussi Maman à trouver un recoin en elle qu'elle ne pouvait atteindre que lorsqu'elle se mettait à boire.

Mais Maman ne s'y réfugierait pas aujourd'hui. Elle allait siroter son whisky dilué puis passer à de la citronnade une fois la cuisine terminée. Elle

concoctait le dîner spécial de la veille de la rentrée qu'elle préparait pour nous depuis que nous étions enfants. C'était une tradition qui nous rendait fières et qui nous procurait le sentiment d'être aimées.

Ce soir-là, nous mangerions un rôti braisé accompagné de purée de pommes de terre et de carottes sauvages, le tout assaisonné d'herbes fraîches – thym, romarin, sauge et lavande – que Maman cultivait et séchait. Nous dégusterions avec du beurre ses petits pains maison cuits au four, dorés sur le dessus mais moelleux à l'intérieur. Pour célébrer le premier jour d'une nouvelle année d'enseignement de Papa, il y aurait un gâteau au citron, recouvert d'un glaçage également au citron.

Ezra se retourna brusquement devant la porte d'entrée et se renfrogna. « Je pense que je ferais mieux de te laisser ici, avec ton derrière d'escargot. »

Je posai un doigt sur mes lèvres qui se fendaient d'un sourire, avant de tirer la langue et de pousser légèrement Ezra jusque sur le perron. La porte grinça fortement lorsque je tirai dessus pour la fermer.

Nous démarrâmes au pas de course, passant à toute vitesse devant la maison hantée qui ne nous effrayait pas. Récemment, Maman nous avait demandé de ne pas nous presser autant. *Les dames prennent leur temps*, disait-elle. Ez et moi nous regardions en haussant les épaules. Nous ne voyions jamais de dames, à l'exception de Maman et de Miss Irene. Nous ne pouvions annoncer à notre mère notre décision de ne jamais devenir des dames. En outre, courir nous plaisait. À l'approche des longues ombres à l'orée du bois menant aux falaises, nous nous écroulâmes de rire. Reprenant finalement mon souffle, je me redressai et étudiâi l'arrière de la maison hantée, qui changeait en permanence à cause de son écroulement perpétuel. C'était cette détérioration constante qui nous incitait à y retourner tout le temps. Le toit avait un trou béant à travers lequel un arbre poussait. Comme nous, la maison hantée imposait sa présence sans se préoccuper du qu'en-dira-t-on.

« Et quoi qu'on fasse sur les falaises aujourd'hui, ce n'est pas la peine de courir le raconter, hein, me dit soudain Ezra.

— À qui est-ce que j'en parlerais ?

— Garder tes propres secrets ne semble pas te poser de problème, Cinthy, répliqua ma sœur. Mais quand il s'agit des miens, on dirait que tu ne peux pas t'empêcher de les répéter.

— Mais là, ce sera notre secret à toutes les deux. »

Ez hocha la tête et leva les yeux au ciel. « Au printemps dernier, quand on a eu nos règles, Ruby et moi avons décidé de faire ce truc la veille de la rentrée. On ne va pas changer nos projets maintenant à cause de toi.

— Ruby vient au lycée demain ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle a trouvé du savon et de l'eau ?

— Cinthy ! J'aimerais que tu ne parles pas d'elle comme ça, arrête de la traiter comme tout le monde ici. »

Parfois, ma sœur prenait à son compte les problèmes de Ruby. Je devais lui rappeler que les problèmes des filles blanches n'étaient pas les mêmes que les nôtres. C'est ce que Maman et Miss Irene disaient toujours.

Ruby, bêtement, pensait que cela fonctionnait dans les deux sens. Que les problèmes de l'une étaient les problèmes de l'autre. Cela sonnait bien et c'était peut-être le cas, mais ma sœur et moi savions que le reste était vrai aussi.

Lorsque quelqu'un nous traitait comme des moins que rien, Ruby se sentait nimbée de l'injure qui nous visait. Quand elle nous voyait dans le village, marchant la tête haute comme Maman nous l'avait appris, Ruby nous imitait, sans vraiment comprendre les forces à l'œuvre, pourtant nombreuses, qui nous voulaient dépourvues de cerveaux, de vies, de rêves.

Les fois où Ruby essayait de prendre notre parti, je l'exécrais. L'existence de Ruby Scaggs n'était gouvernée que par très peu de règles, et bien qu'elle n'ait pas de raison de l'être, je la trouvais surnoise.

« Tes sous-vêtements sont propres, Cinthy ? »

Surprise, je ne répondis rien tandis que je détachais mon regard de la maison hantée.

« Ez, tu sais que Maman aime pas ce qui est sale.

— “Maman aime pas”... Mon Dieu ! J’espère que tu ne te casses pas trop la tête à imaginer la réaction de Maman, alors que je t’ai expliqué tout à l’heure que c’est un secret. Je passe mon temps à essayer de te le faire comprendre, Cinthy. C’est le monde qui est sale. Miss Irene dit que connaître la saleté, la vraie saleté, est en réalité une forme de sagesse. »

La manière dont Ezra soupira me rendit honteuse. Il n’y avait rien de pire que d’avoir l’impression que je l’avais déçue. Sauf de penser que ma sœur me trouvait ennuyeuse.

« Ruby doit déjà m’attendre dans le bois, déclara-t-elle.

— Qu’est-ce qu’on en a à fiche, de cette Blanche ? Laisse-la attendre là-bas jusqu’au Jugement dernier », lançai-je, plaçant ma main sur ma hanche à la manière de Lindy Junkett, l’aînée des filles Junkett. J’avais ainsi l’impression d’imposer une vraie forme d’autorité.

Chaque fois que Maman ou Miss Irene étaient contrariées, elles invoquaient le Jugement dernier, puis retournaient à leurs affaires. Si j’avais appris quelque chose, c’était que le Jugement dernier appartenait aux femmes noires qui en appelaient à lui lorsque le monde d’ici-bas leur portait sur les nerfs et épuisait leur réserve de tolérance. Ma grand-mère devait aussi avoir revendiqué ses droits sur le Jugement dernier, parce que j’avais souvent entendu ma mère se déchaîner dans le combiné de notre téléphone à ce sujet précis : *Maman, tu n’as aucun droit de nous juger ! Tu ne seras jamais mon juge et tu sais pourquoi.*

J’inclinai la tête et emplis mes poumons d’une bouffée d’air chaud avant de reprendre la parole.

« Hé, face de tortue. On fait la course ?

— D’accord », répondit ma sœur.

Son visage se fendit d’un sourire telle une fleur qui éclôt tandis qu’elle s’élançait, criant par-dessus son épaule :

« Rattrape-moi si tu peux ! »

Nous nous ruâmes à travers le bois bordant notre propriété, vers un vieux sentier en direction de la maison de Ruby, puis un autre tapissé de mauvaises herbes.

Nous courûmes au milieu des broussailles jusqu'à une clairière où le vent souleva nos chevelures et nous obligea à plisser les yeux contre la lumière éblouissante. Il était midi et demi, et le ciel scintillait de toutes parts.

Ruby nous attendait déjà. Au lieu de lutter contre le vent, elle avait les bras grands ouverts, levés en offrande au soleil. Ses cheveux noir de jais comme ceux de sa mère étaient noués en une queue-de-cheval, m'évoquant une pouliche turbulente. Ruby semblait avoir décidé de se couper la frange toute seule en prévision de la rentrée. Une mauvaise idée.

Ses parents s'intéressaient peu à ses allées et venues, à moins qu'ils n'aient besoin d'elle pour quelque tâche ménagère ou considèrent qu'ils devaient lui donner une leçon qu'eux-mêmes avaient ignorée dans leur jeunesse. La réputation de la famille Scaggs dans le village était entachée bien avant notre arrivée. Nous avons fait la connaissance de Ruby à peu près à la même époque que nous avons rencontré les Junkett, quatre ans plus tôt. Parce que j'étais la benjamine et désirais toute l'attention de ma grande sœur, Ruby m'agaçait.

Dans la lumière blanche du soleil brûlant, leurs silhouettes semblaient presque identiques. Toutes les deux avaient un long cou, et la forme souple de leurs corps apparaissait sous le tissu de leurs robes légères que le vent plaquait contre leur peau comme si elles venaient d'émerger de la mer. Mais alors que la queue-de-cheval de Ruby se balançait, bien en place, les cheveux emmêlés d'Ezra s'échappaient de sa longue tresse dense et s'agitaient comme des torsades rougeoyantes de serpents prêts à la hisser, physiquement, jusqu'à l'éther bleu du ciel.

Ezra courut en direction de Ruby. Elles riaient sans raison. Je voulais garder mes distances avant de savoir de quoi il retournait.

Mon ombre me précédait. J'ouvris les bras comme elles, inquiète à l'idée que la force du vent puisse me soulever de terre. De la poussière s'infiltra sous

ma robe, puis monta jusqu'à mon visage. Je me léchai les lèvres et passai ma langue sur le sel granuleux déposé sur mes gencives. Des mèches s'échappaient de mes tresses. Le soleil cognait sur la raie au milieu de mon crâne séparant mes épais cheveux marron foncé que Maman enduisait soigneusement d'huile chaque week-end. Mais ici, l'extrémité de mes nattes me cinglait les oreilles.

Tout se dénouait.

*

Nous formâmes un triangle. Ruby et Ezra me faisaient face.

Après avoir vu Ezra retirer la sienne, je tendis ma culotte à Ruby sans regarder cette dernière. Que quelqu'un d'autre que Maman touche mes sous-vêtements me procurait le sentiment que l'on touchait quelque chose qu'on n'aurait pas dû. J'avais froid et j'étais en nage. Je secouai un peu les hanches, pivotant sur moi-même pour que le vent puisse souffler sur mon corps.

Ruby roula nos culottes en boule et fourra le tas humide dans la poche de sa robe. Elle tourna la tête. Sa frange ressemblait au crin noir d'un casque de gladiateur porté de travers. Ses yeux, d'un bleu profond, étaient plus foncés que le bleu du ciel qui, pour une raison ou une autre, me paraissait plus vaste maintenant que j'avais enlevé ma culotte de coton blanc.

Ruby s'assit sur les rochers chauffés par le soleil. Ezra s'assit. Je m'assis.

Ruby étendit les jambes en forme de V, et Ezra l'imita, se tortillant et glissant dans la poussière jusqu'à ce que l'un de ses pieds touche celui de Ruby. Elle secoua son pied droit d'avant en arrière avec irritation pour m'indiquer de leur emboîter le pas.

Je me reculai à l'aide de mes mains, m'égratignant les paumes sur la roche dentelée. Mes jambes s'ouvrirent également en V. Je tournai mon pied gauche pour qu'il s'appuie sur celui de ma sœur. Je me rendis compte que mon pied droit devrait aussi s'appuyer sur celui de Ruby. Je n'avais pas envie de toucher les pieds de Ruby. Elle ne portait même pas de chaussures.

Je baissai la tête pour regarder Ez qui me dévisageait. J'entendais la voix de Maman pestant dans ma tête. Elle avait les yeux levés au ciel si haut qu'elle semblait voir à travers le sommet de son crâne. *Hyacinth Kindred, Seigneur Dieu, qu'est-ce que tu crois être en train de faire ? Et si tu penses à ce que je dirais, alors peut-être que tu sais déjà que tu ne devrais pas le faire ; où est la fille obéissante que j'ai élevée ?*

Maman ne parlait jamais de la sorte à Ezra, ne demandait jamais à Ez ce qu'elle pensait, parce que Ez agissait sans réfléchir.

« Allez, vas-y, dit Ezra. Il fait chaud ici. »

Avec force, je poussai la semelle de ma sandale contre le pied nu de Ruby, en espérant lui faire mal.

« Pas question de toucher une fille blanche.

— Raclure, répliqua Ruby.

— Ne parle pas à ma sœur comme ça, lança Ezra.

— C'est elle qui fiche tout en l'air. »

La chaleur formait des flaques sous nos fesses. Je me demandai avec inquiétude si les fourmis étaient capables de grimper le long de mes jambes et d'entrer à l'intérieur de moi. Je me représentai une fine traînée noire de ces insectes défilant avec empressement entre mes organes, avançant pas à pas jusqu'au sommet visqueux de mon estomac, puis traversant le temple de mon cœur, pour finir par remonter dans le tunnel de ma gorge jusque dans mon cerveau, que j'imaginai incrusté de pierres précieuses, telle une cathédrale. Combien de fourmis pourraient réellement tenir là, à l'intérieur de mon crâne ? Et puis je me vis assise sur les toilettes à la maison, en train d'uriner des fourmis, et je me mis presque à rire.

Les visages de Ruby et d'Ezra avaient bruni sous le soleil de l'après-midi. Elles essayaient de comprendre quelque chose. Je ne savais pas de quoi il s'agissait, je savais seulement que ce que nous faisons entraînerait certainement une punition si nos parents étaient au courant. Maman et Papa ne croyaient pas à ce que Miss Irene appelait « l'amour au martinet ». Mais le papa de Ruby,

Mr Scaggs, était adepte des coups. C'est sûr. Il frappait Ruby et sa mère chaque fois qu'il pensait qu'elles étaient heureuses et pourraient vivre sans lui.

« Rapproche-toi un peu », dit Ezra en se mordant la lèvre.

Ruby grogna et s'exécuta.

Je calai mes jambes et poussai vers l'avant. Une de mes jambes effleura la peau de Ruby, qui était chaude. Je n'avais jamais songé à sa peau avant, sauf pour me plaindre de sa blancheur.

Je pensai à Maman, comme souvent, et à tout ce qu'elle faisait pour nous. Pour nous protéger. En début de soirée, avant le dîner, Maman nous laverait les cheveux et les coifferait pour la rentrée du lendemain. Déjà, je l'entendais me poser des questions à propos de la poussière, et pourquoi est-ce qu'il y avait de la saleté sur mon cuir chevelu, est-ce que j'avais perdu la tête et joué dans la terre juste pour lui donner plus de travail. Maman me passerait le peigne en tirant sur mes racines par frustration. Mes cheveux gardaient la sueur, surtout quand je m'étais beaucoup dépensée. Elle disait « entortillés » au lieu de « crépus », comme si je ne savais pas que mes cheveux, surtout au niveau de ma nuque, étaient impénétrables quand ils étaient mouillés. Maman aimait que nous soyons bien coiffées parce qu'elle savait que les gens, surtout les Blancs, étaient obnubilés par nos cheveux. Enfant, Maman n'avait personne pour l'aider avec sa chevelure parce qu'elle avait été élevée dans un couvent. Papa disait de ne pas embêter Maman en lui posant trop de questions sur son enfance. Maman avait enfoui l'essentiel de cette époque très profondément en elle, et nous n'en avions qu'un aperçu quand elle raccrochait au nez de notre grand-mère ou se réfugiait dans le recoin de son cœur avec un verre de whisky et Sam Cooke.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle Ezra et moi nous tournions si souvent vers Miss Irene et sa sagesse, qu'elle avait héritée, expliquait-elle, de sa mère, de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère, toujours en vie. Grâce à elles, Miss Irene conservait un côté juvénile, alors que nous voyions Maman rejeter notre grand-mère à chaque occasion. Il était difficile de ne pas

interroger notre propre mère sur qui elle était autrefois, conscientes que de telles questions pourraient la dissuader de partager avec nous ce qu'elle avait construit, pour elle et pour nous, ses filles.

*

Ruby se pencha en arrière comme si elle avait l'habitude d'être allongée les jambes ouvertes, sans rien sous sa robe pour la protéger. Ses jambes, aussi bronzées que les nôtres, dessinaient une ombre. Là où sa culotte aurait recouvert ses parties intimes, sa peau était si pâle que celles-ci semblaient appartenir à une autre fille, à l'épiderme clair et aux manières honnêtes, plus délicates, et de nature à se couvrir facilement de bleus. Je pensai à l'habitude que j'avais de voir Ruby contusionnée et au temps qu'il fallait à ses plaies pour guérir, parce qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de triturer ses croûtes.

Nous imitâmes Ruby qui s'était roulée sur le flanc, attrapant brusquement l'ourlet de sa robe pour la remonter jusqu'au nombril.

« À vous maintenant », nous ordonna-t-elle.

Sa voix s'éleva comme une flèche en direction des nuages qui s'étaient accumulés et, immobiles, regardaient d'en haut nos corps dénudés.

Nos trois V formaient une étrange étoile.

*

Ezra annonça qu'elle regarderait la première. Puis Ruby. Puis moi.

Le vent s'était calmé, mais l'air frissonnant continuait d'agiter ma robe au niveau de mon nombril. Je me demandai si Ruby et Ezra avaient fermé les yeux comme moi ou si elles regardaient vers le haut, inséparables du ciel bleu qui avait l'air de s'étaler également sous nos corps. Je n'entendais plus la voix de Maman.

*

Ezra me donna un coup de pied. Le bord de sa sandale était dur. C'était mon tour. Sans bouger la tête, je tournai le regard vers la gauche, où Ezra était étendue. Son avant-bras recouvrait ses yeux comme une visière. La lumière crue de l'après-midi teintait sa tresse molle d'un rouge sombre. À la manière dont les muscles de ses mollets se tendaient sous sa peau, je m'aperçus qu'elle prenait appui sur le sol, se soulevant pour s'offrir en spectacle. Je ne me rappelais pas la dernière fois où j'avais vu ma sœur nue. Sauf que ce que nous faisons ici paraissait largement dépasser le cadre où quelqu'un pourrait dire, en nous désignant du doigt, « dégoûtant », ou même simplement « elles étaient nues ». Notre nudité relevait de ce qui est décrit dans la Genèse. Le type de nudité qui attristait Dieu.

Je frissonnai, me tournant pour observer Ruby qui, d'une main, dissimulait son visage et, de l'autre, tirait sur la peau de cette partie honteuse, sous le nombril.

Sa main ressemblait à une porte de chair – jointures entaillées, ongles rongés jusqu'à leurs contours rosés, peau éraflée. Dans l'espace entre les doigts de Ruby, j'aperçus l'un de ses yeux qui regardait à l'extérieur. Pas vers moi mais directement en l'air, comme si elle était enterrée sous un tas de débris.

Ezra et Ruby avaient toutes les deux utilisé leurs doigts pour délibérément écarter la peau. Expérience, dispute, jeu ou prière – je ne comprenais pas ce que nous essayions de gagner, ce que nous implorions, ou ce que nous devions nous prouver à nous-mêmes.

Je savais que Ruby et Ezra trouvaient la honte ennuyeuse. Nous avions vu les enseignants en faire usage à l'école. À la maison, Maman et Papa s'en servaient contre Ezra et moi, sans même le vouloir. J'avais beau avoir conscience que nos parents cherchaient à nous élever en jeunes filles respectables, c'était étrange de penser qu'ils se trompaient, pourtant j'en étais convaincue. Cela me semblait mystérieux la façon dont Maman faisait de quelque chose de naturel une chose indécente, au point de m'interdire de

regarder ou de toucher mes parties intimes, à part munie d'un pain de savon dans le bain.

Tandis que j'examinai les parties intimes de Ruby, je me sentis embarrassée. J'avais honte de ce qui avait pu pousser Ruby et ma sœur à s'adonner à cette activité en premier lieu. Je me rappelai combien leur démarche avait changé après leurs premières règles au printemps dernier. J'avais observé leurs yeux pétillants tandis qu'elles se plaignaient de douleurs, de crampes et de courbatures. Ou qu'elles appliquaient leurs mains en coupe à l'endroit qu'elles appelaient, avec des inflexions ridiculement dramatiques, leur Utérus. Elles me chassaient lorsque je suggérais l'un de ces jeux brusques que nous aimions avant. Elles prétendaient que leur soudaine féminité leur permettait de réfléchir plus profondément à leur vie future, raison pour laquelle elles ne trouvaient plus naturel que je les suive partout. Je ne pouvais pas comprendre tant que je n'aurais pas changé aussi.

J'aurais aimé qu'Ezra dise quelque chose. J'avais besoin qu'elle confirme que ce que nous faisons ne méritait pas de punition, mais que nous avons le droit de le faire, que c'était attendu de nous. La prise de conscience de nos corps me donnait l'impression que je pourrais me mettre à pleurer – l'observation n'engendrait aucune explication, mais je sentais que cela signifiait bien plus que ce qu'aucune d'entre nous pouvait concevoir. Notre peau à côté de celle de Ruby provoquait en moi peur et irritation. Je voulais qu'Ezra me dise qu'elle partageait mes sentiments. Je voulais qu'elle dise que nos jambes étaient plus belles, plus fortes, mais je savais qu'elle n'en ferait rien.

Elle m'avait autorisée à me joindre à elle et Ruby ce jour-là, même si je ne saignais pas encore. Cela expliquait peut-être que je ne comprenne pas ce que je regardais, ni pourquoi je regardais, ou ce qui était si important dans cette démarche. Je me demandais si toute l'affaire, dans le cas où nous aurions été de la même couleur, m'aurait paru comme un si grand mal. Mais Ezra et moi n'aurions jamais mis Lindy Junkett au défi de jouer à ce jeu.

Alors, soudain, Ruby se releva, plongea la main dans sa poche et me lança ma culotte froissée sans avertissement, avant de tendre à Ezra la sienne, verte pomme. Ruby fut la dernière à remettre sa culotte, déchirée.

« Les garçons font pire », déclara-t-elle en me fixant des yeux.

Nous descendîmes des hautes falaises et traversâmes le bois qui séparait notre maison de la clairière. Ruby et Ezra conversaient à voix basse tandis que les insectes chuintaient. Maman s'attendait à ce que nous soyons rentrées pour nous laver les cheveux et nous coiffer avant le dîner. Je me demandais comment j'allais pouvoir la regarder en face sans qu'elle sache immédiatement que j'avais participé à une activité si honteuse qu'il n'y avait pas moyen de l'expliquer. Je m'écorchai les pieds sur des branches. Dans quelques semaines, des feuilles dorées se disperseraient dans l'air, tombant en spirales. Cette senteur délicate dans la forêt s'épanouirait bientôt, puis le parfum de chaude décomposition se transformerait en une odeur semblable à celle de la fumée.

« Elles se ressemblent toutes en réalité », déclara Ruby, comme si nous l'avions interrompue au milieu d'une phrase. Sa voix exprimait un mélange de contentement et d'énervement.

« Nous sommes en retard », dis-je à ma sœur. Je ne voulais plus écouter les idées de Ruby et espérais juste qu'elle se taise.

« Comment c'est possible ? demanda Ez, comme si Ruby avait partagé avec elle la phrase non prononcée. C'est toi et moi qui sommes maudites.

— Les siennes avaient l'air maudites aussi, répliqua Ruby en me désignant d'un geste du menton. Elle saigne même pas comme nous. Pas encore. Peut-être que le saignement a rien à voir.

— Ça a à voir quand on parle de bébés, dit Ezra. Ça a à voir quand on est au village et que les hommes qui nous ont jamais regardées avant nous reluquent.

— Mm, acquiesça mollement Ruby. Une fois que j'aurai ma licence de pilote, j'aurai peut-être un bébé à moi aussi. Au moins un, pour pas devoir être l'esclave d'un homme comme M'man me prédit. Les femmes au village disent que la maternité les rend libres. Je comprends pas complètement, mais elles disent ça depuis des années. M'man dit qu'elle est pas mon esclave, et elle m'oblige toujours à tout faire.

— De quel genre d'esclave tu parles, Ruby ? demanda Ezra avec une moue de désapprobation.

— M'man dit que Papa la traite comme une esclave, répondit-elle. Et c'est vrai.

— Tu n'as aucune idée de ce qu'est un esclave, répliquai-je.

— La ferme, Cinthy, lança Ruby. Je parle pas des gens de couleur. Je parlais des hommes et des femmes. Tu te crois tellement intelligente, mais tu sais que dalle la plupart du temps.

— Qui est-ce qui va laisser une plouc comme toi piloter un avion ? » plaisanta Ezra.

Elles discutaient toutes les deux comme si je n'étais pas là, comme si Ruby ne venait pas de m'insulter. D'habitude, Ezra donnait un avertissement à Ruby quand elle s'adressait à moi de cette façon, mais elles étaient trop occupées par ce que nous venions de faire.

Ruby s'esclaffa. « Je vais clairement pas attendre que quelqu'un comme mon papa me donne sa bénédiction. Pour voler, il faut prendre les choses en main soi-même.

— Dis donc, tu vises haut, déclara Ezra. Ils ne laissent pas les filles piloter des avions. Ce serait plus facile pour toi d'avoir un bébé que des ailes.

— Je compte bien piloter un jour », répondit Ruby, forçant sur sa voix rauque au point de presque la casser.

Je savais qu'elles étaient sur le point de se lancer dans l'une de leurs fréquentes disputes. « Si t'es pas trop tête de mule, une fois que j'aurai décroché ma licence, je te demanderai d'être ma première passagère.

— Ah ! s'exclama Ezra. Parce que tu crois qu'ils autoriseraient une fille noire à monter dans un avion quand ils ne nous laissent même pas nous asseoir à l'avant du bus ?

— Je vois pas pourquoi pas.

— Évidemment, dis-je à voix basse.

— Mais c'est pas vrai ! lança Ruby. On t'a pas sonnée. »

Je rougis.

« Il doit y avoir une autre explication au comportement des adultes. Tout ça peut pas être juste à cause de ce petit trou par où on fait pipi, dit Ruby, pensive.

— Ben, c'est quoi alors ? » demandai-je.

Je n'avais pas l'intention qu'elles m'excluent de nouveau de quoi que ce soit après ce que nous venions de faire. Pour ma part, je considérais avoir acquis des droits permanents, que je saigne déjà ou non.

« Ils ne savent même pas », répondit Ezra.

Son agacement à l'égard des adultes était évident. Elle claqua la langue, comme sous l'effet d'un citron acide.

« Et si on se comportait comme les garçons le font tout le temps ? suggéra Ruby. Mince, les garçons jouent avec leur machin comme une lance d'incendie, ils arrosent de pisse tout ce qu'ils trouvent ! Et ils ont jamais de problème, parce que c'est juste des trucs de garçons. Et si la vérité c'était qu'on a toujours le choix, pareil que les garçons ?

— Qui veut ressembler à un garçon ? Ils ne font pas tous ce qu'ils veulent, comme tu le dis. Les Blancs, bien sûr, mais les garçons de couleur alors ? Papa dit que si un garçon noir se bat, c'est uniquement pour ne pas être tué pour la moindre broutille, déclarai-je. De toute manière, c'est nul de penser que tout ce qu'on voudrait, c'est avoir le droit de faire comme les garçons. »

Nous étions presque arrivées au sentier qui nous conduirait jusqu'à l'arrière de la maison hantée. Soulagée, je nous imaginais dire au revoir à Ruby, traverser Clove Road et monter les marches peintes et rutilantes de notre maison. J'essayais de décider si je pouvais pincer Ruby un bon coup et m'en sortir en toute impunité. Je savais que Maman ne serait pas contente de notre retard. Ce devait être le milieu de l'après-midi, et il lui fallait toujours plus de temps que nécessaire pour nous coiffer et préparer la table.

« Tu crois vraiment qu'on a la même liberté de choix que les garçons ? » interrogea Ez, tout en essayant de déceler la réponse dans le regard de Ruby.

— Pas encore, c'est sûr, répondit Ruby. Un jour. Quand on sera des femmes.

— Tu veux dire jamais, répliquai-je. Personne ne le permettrait. Surtout pas nos mères. En particulier la tienne, Ruby.

— Dis à ta sœur de pas parler de ma manman. » Elle s'adressa à Ezra, m'ignorant. « Tout ce que je dis, c'est que j'ai le droit d'être libre comme n'importe quel garçon. J'ai bien l'intention de m'offrir des libertés, plus grandes même que celles qu'on accorde aux adultes. Je pensais que la liberté était importante pour vous autres. Comme c'est le cas pour le reste de votre peuple. »

Lorsque Ruby nous parle de « notre peuple », quand elle proclame que notre peuple est juste et généralement beau, que notre peuple était autrefois constitué de reines et de rois, de suprêmes athlètes et de sublimes entraîneurs, que nous sommes probablement les premiers hommes à avoir marché sur terre après l'extinction des dinosaures, nous nous contentons de murmurer en guise de réponse. Bien évidemment, nous avons lu des choses sur l'esclavage et l'histoire de la peur de l'homme blanc. Pour qui se prend Ruby de nous l'expliquer ? Quand elle commence son bavardage à propos de lutte et de droits de l'homme, quand elle nous explique le salut et le soulèvement de notre peuple, nous nous murons dans le silence en pinçant les lèvres jusqu'à ce que ce genre de discours cesse et que Ruby se rappelle, finalement, qu'elle est blanche.

« Qu'est-ce que c'est, cette liberté que tu sembles connaître si bien ? Ton propre papa te roue de coups, mais tu as l'audace de nous parler, à ma sœur et moi, de liberté. Nos droits civiques se portent très bien », rétorqua Ezra.

Sans un mot, elle lança sur Ruby la branche pleine d'échardes qu'elle tenait. Celle-ci émit un sifflement avant de heurter un arbre près de la tête de Ruby, puis d'atterrir dans un buisson qui semblait composé d'orties.

Ruby poussa un cri d'animal blessé. Elle se rua sur Ezra, s'agrippant avec ses ongles à la chair du bras dénudé de ma sœur. Je m'immobilisai, tandis qu'Ezra se libérait sans peine de son étreinte. Son regard était celui qu'elle avait déjà adressé à des Blancs, mais jamais à Ruby.

« Tu sais ce qui m'arriverait si je m'en prenais à une fille blanche comme tu viens de le faire ?

— Je suis une Blanche, tout à coup ? À cause de quoi ?

— Tu ne m'as pas répondu, insista ma sœur. Parce que tu le sais comme moi. Ce n'est pas parce qu'on vit au milieu de nulle part que tu ne vois pas de quoi je parle.

— Je pensais que tu m'avais toujours dit la vérité », répondit Ruby.

Les larmes lui montèrent aux yeux, de même qu'à ma sœur. Les yeux me piquaient aussi, devant ce moment affreux et pourtant inévitable. Maman, Miss Irene – elles, elles l'avaient vu venir.

« Ton papa, ta maman, mon papa, ma maman, dit Ezra. Tu crois vraiment qu'ils ont tous tort ?

— On est différentes, plaida Ruby. On l'a toujours dit. »

Ezra se frotta le bras à l'endroit où Ruby avait laissé des marques et secoua la tête avec amertume. « On ne l'est pas.

— Mais on vient de voir, justement...

— Ruby, qu'est-ce que tu as vu exactement ?

— Ez, je t'en prie, s'il te plaît.

— On doit y aller », dis-je.

Ezra me fit taire d'un signe. Mais je sentais que ce qui allait se passer s'était logé dans le cœur d'Ezra au printemps dernier. Elle l'avait gardé en elle aussi longtemps que possible.

« On ne vieillira pas ensemble. C'est absolument impossible. Tu veux croire, je le vois bien, qu'on est à la poursuite de la même liberté et de la même existence. Mais ce n'est pas le cas, reprit Ezra prudemment. Nous ne sommes pas de vraies sœurs. J'ai une sœur. »

Ruby s'avança comme si elle s'apprêtait à attaquer Ezra, mais une force invisible la retint. Nous voir, Ezra et moi côte à côte, incita peut-être Ruby à comprendre, finalement.

« Je t'ai jamais insultée, répliqua Ruby. Je vous ai toujours protégées. Y compris ta crâneuse de sœur. Et tout ça c'est fini parce que je suis blanche ? C'est ça que tu veux ?

— Protégées de quoi ? Tu as besoin de te protéger de ton propre père, Ruby, répondit Ezra. Et tu le sais.

— Papa m'aime », dit Ruby d'une petite voix.

Ses épaules se soulevèrent. Je savais qu'elle aimait Ez, peut-être plus encore que sa propre maman. Mais Ruby Scaggs n'avait jamais eu à subir d'injures, même au nom de l'amour.

« Tu dis encore un mot, Ez, et je te fais manger tes dents. »

Mais je savais que Ruby ne ferait rien. Comme ma sœur, son cœur s'était brisé si net qu'elles en avaient toutes les deux le souffle coupé.

« On y va », dis-je à Ezra en lui touchant le bras. Nous nous trouvions à l'orée du bois, dans l'ombre de la maison hantée. « Maman va être fâchée. »

3

Ruby regarda les deux filles Kindred s'éloigner au pas de course. Leurs silhouettes devinrent des taches tandis que la lumière de la fin de l'après-midi absorbait leurs formes. Tournant le dos à la trouée où Ez et Cinthy l'avaient laissée, elle se décida pour un sentier non balisé qui traversait le bois et la ramènerait aux falaises.

Ruby résista à l'envie de pleurer. Se sentait-elle ainsi à cause de ce qu'elle avait entraperçu de sa meilleure amie et d'elle-même ? Ruby avait du mal à admettre qu'elle s'était attendue à voir une disparité entre elle et les filles Kindred. Le monde entier se chargeait bien depuis toujours de leur signaler cette différence. L'intérieur paraissait semblable, mais l'extérieur était effectivement différent. Maintenant qu'elle connaissait la vérité, celle-ci lui pesait. Ruby se sentait rarement seule, bien qu'elle le soit souvent. Elle songea à se laisser aller à pleurer, mais alors elle visualisa son papa, qui sanglotait tout le temps et était la personne la plus seule que Ruby ait jamais connue.

Jonah Reuben Scaggs, dont Ruby portait le deuxième prénom, avait gardé la minceur des garçons sans le sou qui plongent de ponts ferroviaires pour pêcher quand ils ont faim. Son père savait retenir sa respiration, même hors de l'eau. Pendant des années, Ruby avait regardé son père plonger du parapet de sa mémoire dans les décombres de son passé.

Ses cheveux blonds, presque blancs, ressortaient. Il avait les yeux bleus, portes ouvertes sur un morceau de blues, que son âme, pourtant, était incapable d'interpréter avec justesse. Mais ces temps-ci, son papa les gardait souvent fermés. Quand elle arrivait sur la terrasse de guingois de leur masure, elle le trouvait soucieux, occupé à examiner son passé, à la manière d'un homme déchiffrant une carte enchantée pouvant conduire à des trésors enfouis. Son père méprisait autant le présent que l'avenir. C'était le passé qui le poussait à continuer de vivre. Il essayait de trouver un nom pour désigner le moment où son existence s'était effondrée. Ruby avait inventé sa propre carte, de sorte à se prémunir des attaques surprises de son père.

Tandis que Ruby sortait du bois et s'avavançait dans leur clairière au sommet des falaises, elle sentit l'odeur du braséro. Son père n'était pas à la maison, mais il faisait fumer du porc derrière chez eux.

Le papa de Ruby méprisait les voleurs, et n'imaginait pas une seconde que sa fille était passée maîtresse en la matière. Quand elle comprit qu'elle risquait de mourir de faim parce qu'elle ne pouvait pas compter sur sa mère ou son père pour lui fournir de quoi manger, elle apprit à voler. Ce qui devint un autre sujet de commérages. Les villageois parlaient de l'alcoolisme de son père et des fantasmes de sa mère. Et maintenant ils se laissaient aussi aller à propos de Ruby, puisqu'elle n'était plus vraiment une petite fille dépourvue de jugeote. Pour eux, Ruby ne méritait pas mieux que d'être l'infortuné produit de la désastreuse fierté des Scaggs.

Ruby repensait aux nuits d'été et à la façon dont les dernières soirées d'août lui paraissaient toujours tristes, comme si celles-ci avaient conscience que les jours longs et lumineux devaient bientôt prendre fin.

Elle aurait voulu des journées interminables, de ciel bleu parfait et estival. Cela l'aidait à s'imaginer en pilote, à l'intérieur de son avion en train de sillonner les cieux.

Ruby traversa la cour au sol de boue durcie tout en injuriant les chiens de son père qui, affamés, lui couraient autour. Elle songea soudain que ce serait sa

dernière année de lycée. Depuis le printemps passé, elle s'inquiétait de se retrouver coincée à Salt Point, forcée d'épouser un des six John de sa classe. C'était une chose dont Ez et Cinthy n'avaient pas à se soucier. Ruby avait un jour lu une rubrique dans un des magazines de beauté de sa mère au sujet de femmes qui, malgré tous leurs efforts et en dépit de leur désir, avaient fini par épouser des hommes qui ressemblaient à leur père. Quand elle avait essayé d'en parler à Ezra, cette dernière s'était contentée de grimacer et de déclarer que son père à elle était un homme bien qui avait transmis à ses filles sa connaissance des étoiles, de l'anatomie humaine, des pyramides égyptiennes, et leur avait appris comment bien cerner les êtres humains.

Les seules étoiles que le papa de Ruby ait jamais aperçues étaient celles qu'il voyait quand quelqu'un le passait à tabac dans un bar. Jonah Reuben Scaggs discernait également des étoiles à Ruby, celles qui lui coloraient la peau de taches vert et violet. Ce ne serait pas de lui que Ruby apprendrait de quelle étoffe les hommes étaient faits.

La mère de Ruby, pour sa part, se contentait d'éviter d'être elle-même passée à tabac par son mari. Comme lui, Mrs Scaggs se réfugiait dans le passé. Couronnée un jour reine de beauté à la foire locale, la mère de Ruby continuait de marcher dans Salt Point comme si elle portait toujours sa couronne et que le village était fou de ne pas le voir.

Quand Mrs Scaggs croyait encore qu'il était de son devoir d'être une bonne mère, elle avait commencé à s'inquiéter sérieusement du bien-être de Ruby. Une autre façon, pour elle, de contrarier son mari. Ainsi, lorsque des villageois avaient déclaré à propos de sa fille : *Cette petite devrait déjà savoir lire*, Mrs Scaggs avait pris conscience qu'on pouvait très bien la tenir pour responsable de la mauvaise éducation de Ruby.

Un après-midi où Mrs Scaggs se trouvait au village avec Ruby et se donnait en spectacle en train d'acheter des fleurs, elles aperçurent Mr Hobart. Vêtu d'un costume taillé sur mesure, Mr Hobart avait soulevé son chapeau puis caressé les cheveux ébouriffés de Ruby. Il l'avait interrogée sur son âge, sur quoi

elle s'était tournée timidement vers sa mère, qui avait répondu avec fierté :
« Elle a huit ou neuf ans. »

Il avait regardé Mrs Scaggs attentivement, comme s'il pouvait distinguer sa couronne. Ou, du moins, c'était ce qu'elle espérait. Mais il lui avait juste demandé si Ruby savait déjà lire et, en ce cas, si elle lisait bien. Battant des paupières comme si elle s'était frotté les yeux avec du poivre, Mrs Scaggs avait essayé de voir s'il achèterait un bouquet de marguerites à la petite Ruby. Elle n'avait pas remarqué la gêne de Mr Hobart. Il avait incliné son couvre-chef, souhaité à Ruby et à sa mère un agréable après-midi et ajouté que, dans la mesure où la famille Scaggs était une famille dans le besoin, leur fille pouvait être scolarisée dans son établissement.

Cet après-midi-là, Ruby avait éprouvé la douleur qui avait étreint le corps de sa mère.

Ruby se souvenait que sa mère l'avait alors entraînée loin de la place du village, empruntant un itinéraire malaisé pour retourner chez elles. Les fleurs gisaient au fond du vieux filet à provisions de sa mère, abîmées et cassées. Ruby n'avait pu s'empêcher de remarquer toutes les fleurs sauvages colorées qu'elles aperçurent en chemin, tandis que sa mère rageait après l'insulte que lui avait infligée cet homme.

« C'est lui qui est un pauvre homme. L'homme le plus pauvre au monde est celui qui se croit si riche qu'il peut couvrir une femme d'insultes mesquines au lieu de compliments appropriés.

— Comment ça "couvrir" ? » avait demandé Ruby à sa mère, qui lui avait répondu par une giflé.

Ruby s'était assise sur le perron, tenant sa joue dans la main et écoutant sa mère pleurer de rage. Lorsque Ruby était finalement rentrée, elle avait trouvé sa mère en train de se badigeonner le visage de crème et d'évoquer les dangers associés aux larmes, qui pouvaient ruiner le teint d'une femme.

« Au moins tu seras dans une bonne école », avait-elle répété à sa fille tout en essayant de disposer les fleurs flétries entre les pages d'un livre en lambeaux.

REMERCIEMENTS

L'amour de ma mère et de mon père forme l'épine dorsale qui me constitue et me permet de respirer.

Maman, ton exemple m'a appris à aimer. Je l'offre au monde en partage.

Papa, ton attention sincère, ta sollicitude et ton soutien continuent de me guider quand la peur m'étreint.

Je n'oublierai jamais la force de votre conviction commune selon laquelle l'on se doit de vivre en accord avec ses paroles et ses actes. Le langage dans lequel j'ai baigné en tant qu'enfant puis femme émane de l'amour que vous vous êtes porté l'un l'autre et dont vous avez gratifié notre famille. Je vous aime tous les deux pour l'éternité.

Ce livre existe grâce à la sagesse et à la merveille de l'ensemble des communautés qui m'ont élevée :

Ma famille –

Maman (1952-2014), Papa, Chris et Leigh-Anne, CJ, Michele, Adam et Jeff, Melissa et Eumir, Peggy Manel, Jacqueline Deneen, Ellen, Deborah, Carolyn, Arthur, Darren, Harvey, Elyse, Kandasi, Wanetta, Pinky, Michelle. Et tous les cousins et cousines de chaque côté ! Oncle Ronald : je pleure ton départ prématuré de ce monde, mais je sais que ton amour pour cette famille te confère une présence éternelle parmi nous. Tante Stephanie, marraine adorée : ton rire, ta confiance et la musique de tes bracelets en cuivre sont mes

talismans. Tes dernières paroles me resteront toujours. Merci de m'avoir appris à être audacieuse et à rire de toutes mes dents.

Melissa : les sœurs qui vivent dans ce récit n'existeraient pas sans mon amour pour toi. Ton rayonnement continue de faire danser mon cœur.

Kamilah Aisha Moon : dresse-toi, et repose en amour, ma sœur. Je n'ai pas pu placer ce livre ou cette histoire entre tes douces mains, mais sache que nous continuons de nous tenir par la main, indéfiniment liées dans notre solidarité et notre poésie. Tu seras toujours pour moi la « lovely » de Stevie Wonder. Tes adieux soudains m'ont changée pour l'éternité. *Girl, girl, girlgirlgirl*. Retrouve-moi sous ce porche à quatre-vingts ans malgré tout, comme nous l'avions prévu, et raconte-moi ce que tu as vu, où que tu sois, adorable étoile.

L'existence et la force de mes aînés – James Baldwin, Lucille Clifton, Audre Lorde, Toni Morrison – chantent leurs vérités, joies et visions dans la langue qu'ils ont forgée à partir de la chair de leurs mots et de leurs vies. Quand j'ai pensé capituler, ils ont recueilli mes larmes jusqu'à ce que je me relève.

Walter Mosley – puissé-je ne jamais oublier la gentillesse, l'humour et les encouragements que j'ai tirés de notre amitié. Merci de m'avoir rappelé la valeur de l'artisanat. Merci pour ton génie, et pour tes lectures et multiples relectures de mes pages. Ces premières versions n'auraient jamais avancé et jailli sans la clarté de ta vision et de ta voix.

Sheldon Itzkowitz, docteur en psychologie, membre de l'ABPP (American Board of Professional Psychology), et Garrett Deckel, docteur en médecine – vos conseils et votre soutien ont permis à mon cœur et à ma tête de rester ancrés au nom de la résilience et des possibles. Dr Itzkowitz : la maison vous accueillera toujours comme un membre de notre famille. Votre sollicitude m'a appris à me fier à la vérité des histoires que j'ai vécues. Merci à vous.

Il y a de nombreuses personnes et organisations qui m'ont accueillie et soutenue au cours des années. J'aimerais remercier ici les personnes suivantes, pour leur soutien professionnel et/ou émotionnel : Chris Abani, Jeffery Renard Allen, Sarah Arvio, Paul Auster, Jill Bialosky, Nicholas Boggs, Mahogany

L. Browne, Marie Brown, Margaret Busby, Christian Campbell, Jan Castro, Rachel Cobb, Edwidge Danticat, Toi Derricotte, Kiran Desai, Natalie Diaz, K.A. Dilday, Barbara Dimitratos, Cornelius Eady, Morgan Entrekin, Danielle Evans, James Fenton, Nikky Finney, Nick Flynn, Suzanne Gardinier, Aracelis Girmay, Angela Guerra, David Haynes, Rufus Scott Heath, Siri Hustvedt, Marcus Jackson, Mitchell Jackson, Marlon James, Riis Laurentiis, Canisia Lubrin, Valeria Luiselli, Nina Angela Mercer, Dante Micheaux, Ella Montclare, John Murillo, Steven et Annie Pleshette Murphy, Darryl Pinckney, Maya Pindyck, Iain Haley Pollock, Katie Raissian, Nicole Sealey, Taryn Simon, Oberon Sinclair, Safiya Sinclair, Tracy K. Smith, Suphala, Cheryl Boyce Taylor, Nafissa Thompson-Spires, Margaret Porter Troupe, Sally Van Doren, Jenisha Watts, Phillip B. Williams et L. Lamar Wilson.

Plusieurs versions de ce qui allait (finalement) devenir ce livre ont vu le jour grâce au soutien de ces institutions : Cave Canem Foundation, Kimbilio, la Robert Rauschenberg Foundation, la Civitella Ranieri Foundation et Yaddo.

L'une de mes grandes chances dans ce voyage a été d'avoir la confiance de deux incroyables éditrices, Robin Desser et Caitlin McKenna. Robin : tu as dit « oui ». Tu m'as aussitôt reconnue, de cette façon immédiate et nécessaire qui s'avère cruciale pour l'auteure d'un premier roman. Ta vision et ta voix nous ont portées au cours d'échanges électriques d'idées et d'imaginaires. Cette alchimie me remplit d'amour et de respect pour toi. Caitlin : le cadeau de t'avoir pour éditrice est indescriptible. Tes questions, ta clairvoyance, ta chaleur et ton émerveillement constituent la flamme que je porte en franchissant cette ligne d'arrivée. Mon appréciation pour toi est immense, et je suis plus que comblée. Je ne peux véritablement pas te remercier assez. Je dois faire aussi l'éloge de l'équipe à Random House : Tangela Mitchell, Rachel Rokicki, Clio Seraphim, Noa Shapiro. Je suis également ravie de louer le brio et la gentillesse de mon éditrice Dr Yvonne Battle-Felton, de la directrice littéraire Jocasta Hamilton et de toute l'équipe de John Murray Press au Royaume-Uni.

Mon agente et amie, Jin Auh, m'accompagne depuis 2017. Son incroyable confiance et ses encouragements ont été d'immenses présents. Son attention, son respect et son intelligence m'ont donné la capacité de voir au-delà de ce que j'aurais jamais imaginé. Jin, quel merveilleux périple à tes côtés ! J'aimerais avoir un mot plus fort que « gratitude » pour dire ce que j'éprouve pour toi. Un jour je le trouverai. Merci, encore et toujours. Je voudrais également remercier toute l'équipe de la Wylie Agency, et outre-Atlantique : Jennifer Bernstein et Tracy Bohan.

Salman, que notre amour prouve à ce monde impossible que rien n'est impossible. Je t'aime de tous les feux et de toutes les histoires qui m'ont jamais habitée, et de tous les récits à venir. Salman – ma joie, ma demeure, ma joie, mon rêve, mon miracle – *pour l'éternité*.

Titre original :

PROMISE

D'après photo © Kichigin19 / Adobe Stock.

© *Rachel E. Griffiths, 2023. Tous droits réservés.*

© *Éditions Gallimard, 2025, pour la traduction française.*

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

Un

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Remerciements

RACHEL ELIZA GRIFFITHS

PROMESSE

Dans la petite bourgade de Salt Point en Nouvelle-Angleterre, il fait bon vivre en cette fin des années 1950, même quand on fait partie d'une des seules familles noires des alentours — comme c'est le cas des jeunes Cinthy et Ezra. La mort mystérieuse de leur institutrice adorée va cependant fendre la douceur de leur quotidien. À l'aube de l'adolescence, les deux sœurs découvrent que le monde est en réalité bien plus sombre qu'il n'y paraît. Alors que leur parviennent les nouvelles des soulèvements des Noirs qui luttent pour leurs droits aux quatre coins de l'Amérique, elles sont confrontées à la violence croissante de leurs voisins blancs. Ezra, l'aînée vindicative, s'insurge. Encouragée par Cinthy, sa cadette admirative, elle tente de faire front, mais la tragédie semble inévitable.

D'une plume lyrique et tendre, Rachel Eliza Griffiths signe un premier roman poétique et déchirant. *Promesse* se lit comme un véritable cri du cœur contre l'injustice et comme une ode au courage, à l'amour et à l'espoir.

Rachel Eliza Griffiths, artiste, poète, romancière, vit à New York. Ses travaux de photographie et sa poésie ont fait sensation aux États-Unis, et ont été récompensés par de nombreux prix.

Cette édition électronique du livre
Promesse de Rachel Eliza Griffiths
a été réalisée le 5 mai 2025 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073053114 - Numéro d'édition : 623522).
Code produit : Q03867 - ISBN : 9782073053152.
Numéro d'édition : 623526.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo